

La peau de Dyscalos

Cela faisait des mois qu'il n'avait pas mis les pieds dans la Grande Maison. Y revenir ce jour là aurait dû le remplir de nostalgie. En réalité, il écumait intérieurement à tel point que, parfois, sa rage s'extériorisait par des marmonnements et un léger épanchement de salive blanche à la commissure des lèvres. Il monta directement au deuxième étage, sans prendre la peine de faire un détour pour aller saluer les salariés qui travaillaient à l'entresol. La montée en ascenseur ne lui avait pas laissé le temps de reprendre son souffle que les quelques marches du perron lui avaient coupé.

Chouchou était derrière un comptoir flambant neuf et lui lança : « Bonjour, Monsieur Dyscalos ! « Ils » sont dans la grande salle ». Traînant la patte, affalant son gros corps sur sa canne, il prit le couloir qui menait à la grande salle. La porte de son ancien bureau était fermée. Bêtisot devait sûrement s'y curer le nez en se trémoussant sur le fauteuil de secrétaire général qu'il lui avait si imprudemment abandonné. Toutes les autres portes, d'ailleurs, étaient closes comme pour lui signifier que ce qui s'y faisait derrière ne le concernait plus du tout.

Arrivé au bout du couloir, sans frapper, il ouvrit brutalement la porte de la grande salle. Les membres de la commission des conflits étaient tous là, et son entrée interrompit net leurs bavardages. A un bout de la table de conférence, ils étaient qui à la droite, qui à la gauche du Grand Blond avec les baskets, et ouvraient des yeux ronds en voyant réapparaître le tyran duquel ils avaient si souvent et si longtemps léché les bottes.

Dyscalos, éructant et tempêtant, s'affala sur une chaise en face de ses juges, tournant le dos au grand tableau blanc sur lequel il avait jadis gribouillé de sa vilaine écriture des « crobards » explicatifs qui, n'expliquant rien du tout, donnaient à son public qui n'y comprenait rien, et pour cause, outre l'impression honteuse d'être nul devant un chef à l'intellect hypertrophié, la certitude que celui-ci était un génie du syndicalisme devant lequel on ne pouvait que s'incliner. Il posa sa canne sur la chaise voisine, fourragea dans son baise-en-ville et en sortit une liasse de papiers qu'il jeta sur la table, et, sans laisser le Grand Blond avec les baskets finir sa phrase d'accueil, se mit à l'insulter, le traitant de bon à rien, de vendu à Bêtisot, de traître, de vipère qu'il avait réchauffé dans son sein !!!...

La séance dura plus d'une heure. Fidèle à sa vieille habitude de tenir le crachoir sans laisser aux autres la possibilité de prendre la parole, hors quelques minutes dérobées ici ou là, il dévidait, entre deux bordées d'injures, son argumentation vengeresse contre ses accusateurs. Brandissant sa liasse de papiers, ou la compulsant pour y trouver la formule assassine qu'il y avait soigneusement notée, « bien sûr », disait-il, « il faut bien que je blogue et reblogue et déblogue pour dénoncer le merdier qu'est devenu « la SNET » avec cette nullité larvaire à sa tête et vous tous, encore plus nuls que lui si c'est possible, qui lui cirez les pompes au lieu de le vider ! Il faut bien que j'aille en justice pour dénoncer le manque de démocratie qui règne dans cette maison et le viol des statuts ! « La SNET » ne fait plus rien, sinon trahir ses mandats ! Il faut bien que quelqu'un le dise ! »

Quelqu'un avait déjà dit tout cela, mais sans en excepter Dyscalos...

En effet, sous sa tyrannie qui avait duré douze années, chacun de ceux qui lui faisaient face savait bien (ils s'en étaient d'ailleurs tous accommodés en échanges de prébendes et de tabourets de duchesse) qu'il était impossible de travailler sérieusement dans la Grande Maison où Dyscalos donnait sans cesse des ordres et des contre ordres, interrompait les besognes en cours pour des réunions impromptues de secrétariat à longueur desquelles ils les injuriait,

comme aujourd'hui, et les humiliait avec délectation. Son grand principe n'était-il pas de faire croire que lui seul était efficace ? Pour cela, il fallait bien les houspiller (il disait « leur botter les fesses ») sans cesse, les faire travailler dans l'urgence, épuiser leur énergie pour s'en repaître et bien montrer que lui seul était en mesure de faire face à tout ce qui advenait. Certes, il avait toujours été un démocrate ... formaliste, faisant voter, selon les statuts, les adhérents de la France entière, même ceux des académies contestataires. Bien entendu, les sacs de bulletins en provenance de ces académies n'étaient jamais ouverts, et, avec leurs plombs intacts, moisissaient sans doute encore dans les placards de la Grande Maison, tout comme moisissaient ses cadavres de prédilection dans les placards de sa tanière de Chasse-en-Rond, département de l'Hun. Quant aux mandats, il s'en tapait depuis toujours, n'ayant qu'une obligation (contractuelle ? avec qui ?) : faire comme si, mais ne rien faire.

Il avait été le champion du syndicalisme de l'immobilisme, camouflé sous la tonitruance d'une logorrhée dont il était assez fier ; et sur ce point pouvait-il vraiment affirmer sans mauvaise foi que Bêtisot faisait autrement que lui ?

Il était cramoisi, tanguait sur sa chaise, dispersait ses papiers devant lui, en proie à une fureur non feinte. A une remarque du Grand Blond avec les baskets, hoquetant de rage, il saisit sa canne et en tapa de violents coups sur la table : « Oui, je suis malade, mais j'ai toute ma tête, toute ma tête, toute ma tête ! »

Le lendemain, se tenait un bureau national. Tous les détenteurs de tabourets de duchesse étaient là, Christian Crème, le petit téléphoniste, Ségogo, Alain Nougaro, Hispanopolac le gandin, Rantanplan et *tutti quanti* ...

Bêtisot ouvrit la réunion par un discours effectifffement logorrhéïque au bout duquel il donna la parole, en toute logique et pour qu'il rende compte de sa feuille de route, au Grand Blond avec les baskets. Celui-ci donna l'avis de la commission des conflits : une exclusion de « la SNET » de sept ans devait frapper Dyscalos.

Malgré le brouhaha qui suivit et qui émanait des culs assis sur les tabourets ployants de duchesse, acquis, pour la plupart, sous Dyscalos, de sa voix de stentor et néanmoins nasillarde, Bêtisot accorda démocratiquement la liberté de parole aux membres du bureau national pour discuter la proposition du Grand Blond avec les baskets. Il ajouta cependant, et toujours démocratiquement : « Nous voterons ensuite à bulletins secrets pour choisir entre l'avis de la commission des conflits et ma proposition qui est l'exclusion à vie. Et toute « la SNET » doit voter comme moi ! »

L'heure de l'apéro étant imminente, le débat fut bref et se résuma en gros à « Harro, sur Dyscalos ! » comme les mêmes, à quelque chose près, à une injonction similaire, avaient crié quelques années auparavant « Harro sur Théta Delta ! », puis « Harro sur Arsa ! » et crieraient, dans un futur pas très lointain sans doute, « Harro sur Bêtisot ! »

On distribua des petits papiers blancs sur lesquels chacun devait inscrire « 7 ans » ou « à vie ». On avisa sur le porte manteau, l'élégante casquette que Leglandu avait oubliée par mégarde. On la fit circuler autour de la table et chacun y mit son petit papier plié en quatre. On dépouilla. On proclama : « A l'unanimité, Dyscalos est exclu à vie de « la SNET ».

On fit circuler les bouteilles et chacun, en mâchonnant des cacahouètes, leva son verre à la gloire de Bêtisot et de la Grande Maison.

La nuit suivante, Bêtisot fit un rêve. Sur les humides étendues du plateau de Millevaches, il chassait une bête du Gévaudan que les gens de ce pays appelait le dyscalos. Le dyscalos mangeait les crottes de nez et quelquefois le possesseur du nez à crottes. C'était donc pour sa survie que Bêtisot menait cette chasse. Mais il avait perdu le sens de l'orientation et se voyait déjà enlisé dans les pacages humides qui l'entouraient et, au-delà desquels, dans le lointain d'un mirage, il apercevait l'IUFM de LIMOGES. Mais il n'arrivait plus à avancer

vers cet horizon salvateur. Et de choir dans l'herbe détrempée... Soudain, il vit, grimpant le long de sa jambe une tortue scintillante verte de rosée et rose comme l'aurore, qui marmonnait des choses entre ses mandibules peu amènes. Il crut comprendre : « Je sais où est le dyscalos ». Il se releva péniblement et suivit la tortue qui pressait le pas, une TGV (Tortue à Grande Vitesse) en quelque sorte ! Il se retrouva soudain dans une boutique à touristes où, parmi tout un fatras d'objets, il y avait des peaux de moutons vendues comme souvenirs. Il y en avait une, délainée, et bariolée de rayures rouges, jaunes, bleues, noires, blanches, violettes, vertes, de toutes les couleurs de l'arc en ciel ! Sans qu'il la vit, il entendit la Tortue qui lui disait : « C'est la peau du dyscalos ».

« Mais », dit-il, « ce n'est qu'une peau de vache ! »
Il décida de l'acheter pour en faire une descente de lit.

Arsa